



Donner sa vie en retour

Sur le terrain, les personnalités fortes ne manquent pas. Pour nos volontaires Bambous, ce sont souvent des rencontres marquantes. Rien cependant n'est plus incroyable que de découvrir que ceux qui s'activent aujourd'hui dans les bidonvilles et les programmes de parrainages sont d'anciens enfants en difficulté, eux-mêmes aidés quand ils en avaient besoin. C'est l'une de ces histoires qu'Agathe a voulu vous raconter.

TEXTE ET PHOTOS : AGATHE DE COURVILLE

Je vous propose d'aller à la rencontre de Gil Teriote, ancien filleul de l'organisation *Share A Child*, qui donne sa vie pour l'association au sein de Cebu City. C'est une vie donnée aux plus démunis. Voici son témoignage.

« Je suis né en 1978, dans la ville de Surigao. Fervents catholiques, mes parents m'ont nommé Gil Nino : Gil signifie "God Is Love" et Nino en l'honneur de l'Enfant Jésus. J'ai grandi à Campo Bacuag, témoin de la guerre dès mon plus jeune âge. Chaque dimanche, avec mes parents propriétaires d'un petit magasin, nous allions vendre au marché du poisson séché. Les affaires marchaient suffisamment bien pour qu'ils achètent un *jeepney* [un transport local philippin, ndlr], puis construisent notre propre maison. En 1986, nous avons été transférés dans la ville de Surigao, accusés à tort par les militaires de soutenir les rebelles. Mes parents ont donc changé de

secteur d'activité et notre entreprise s'est agrandie au point d'employer plusieurs personnes !

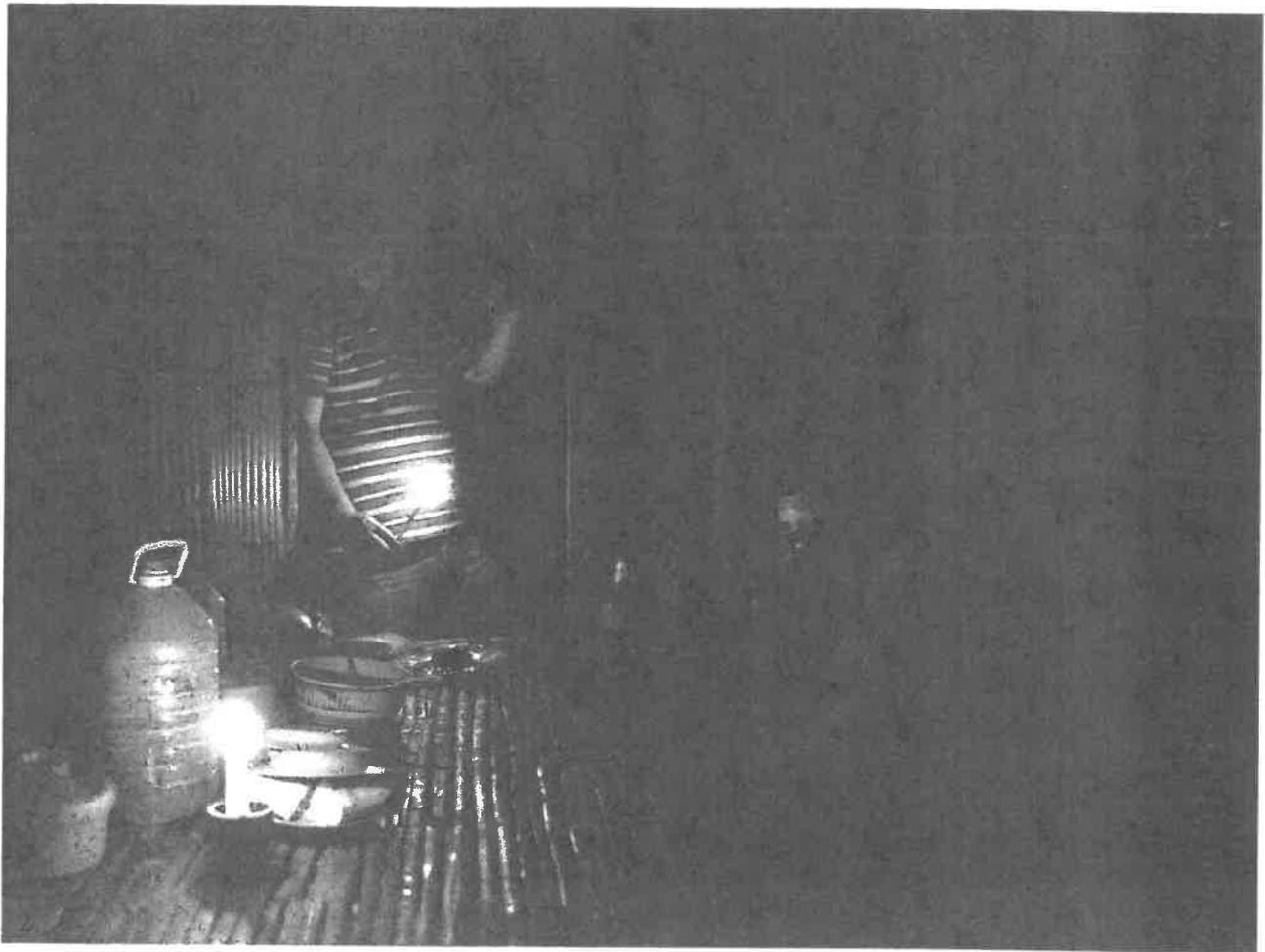
J'ai étudié dans la meilleure école de la ville où je côtoyais les enfants des plus riches. Mais mes parents se sont séparés, ils ont vendu tous les biens que nous avions, puis ont déménagé sur deux îles différentes. Mes deux sœurs et moi avons été laissés à notre grand-mère, puis j'ai été transféré à Cebu City, sous la garde de mon oncle, loin de ma famille et de mes racines, pour la première fois de ma vie. Je pleurais presque tous les soirs et j'en arrivais même à blâmer Dieu. Je me sentais si seul que j'en avais perdu l'appétit et cela m'a valu un ulcère à l'estomac. J'étais traité très différemment de mes cousins : tandis qu'ils étudiaient dans des écoles privées, j'allais à l'école publique. Je me levais tôt pour arroser les plantes et nourrir les poules, alors qu'ils étaient encore au lit. J'allais à pied à l'école quand eux y allaient en voiture. Au petit-déjeuner, ils avaient du lait avec des vitamines, et de la viande au déjeuner tandis que j'avais droit qu'à du poisson. J'étais déprimé et j'avais beaucoup de "pourquoi" dans la tête... Un sentiment d'injustice me rongeaient, j'avais l'impression d'avoir la pire vie du monde.

DÉPASSER SA PEUR

Malgré tout cela, j'ai obtenu mon diplôme élémentaire avec mention. Mes parents ne sont pas venus à sa remise... Mon oncle ne savait plus où m'envoyer au lycée, car j'ai échoué à l'examen d'entrée à l'école nationale d'Abellana. Je me rappelle avoir eu terriblement faim pendant l'examen car on ne m'avait pas donné d'argent pour déjeuner. J'ai donc été forcé de redoubler l'année que j'avais réussie ! J'avais des

1. Gil Nino est un ancien filleul aujourd'hui très impliqué dans l'association *Share A Child*.





camarades de classe qui étaient boursiers de l'association *Share A Child*. J'ai pu, grâce à eux, rencontrer l'avocate Nina Valenzona, devant qui je me suis mis à pleurer : je me suis rendu compte que j'avais été violemment affecté par ce que j'avais vécu. C'est alors que *Share A Child* m'a accepté comme boursier : j'étais très heureux.

En 1991, j'ai commencé mon parcours avec l'association, qui est devenue ma deuxième maison. Comme j'étais très timide, lors des activités, je préférais faire la cuisine... J'avais du mal à faire part de ce que j'avais vécu. Mais Maître Nina m'a poussé à dépasser cette peur, et je me rends compte à quel point c'était nécessaire : cela m'a permis de développer mon "moi intérieur". J'ai commencé à prendre confiance en moi. Lorsque j'écoutais les récits de la vie des autres boursiers, j'ai compris que la mienne n'était pas la pire. J'ai éprouvé de la reconnaissance pour toutes les bénédictions reçues. Certains de mes "pourquoi" d'avant trouvaient maintenant une réponse. Nous étions comme des frères et sœurs au sein de l'association. Presque chaque dimanche, nous allions à la prison municipale pour enseigner le scoutisme aux mineurs incarcérés. Quand je les entendais raconter leurs expériences, je remerciais Dieu pour

ce que j'avais eu. Cela a changé ma vision de la vie et m'a ouvert l'esprit : aujourd'hui quand je vois un mineur voler, je me dis qu'il n'a peut-être rien à manger ou qu'il en a besoin pour des médicaments. J'ai vraiment beaucoup appris d'eux.

2. Chez un filleul du programme de Tap Tap dans les montagnes de Cebu City.

UNE ÉPINE PARMIS LES ROSES

En 1994, j'ai terminé mes études secondaires et réussi l'examen d'entrée au Centre de technologie industrielle (CITE) où j'ai obtenu mon diplôme de Technologie Électronique en 1997. Je passais tout mon temps libre au bureau de *Share A Child* où j'étais très bien accueilli, je participais aux formations et aux activités. Après avoir obtenu mon diplôme, j'ai travaillé pendant un an comme technicien de maintenance à l'archidiocèse de Cebu. Quand *Share A Child* a ouvert un programme de microfinancement pour aider les familles des filleuls, Atty Nina m'a proposé de travailler à son développement. Sans hésiter, j'ai accepté l'offre et dès le lendemain, j'ai pris le bateau avec les autres employés en direction de Manille afin de me former. Nous étions cinq et j'avais l'impression d'être une épine parmi les roses.

SHARE A CHILD

Enfants du Mékong travaille en partenariat avec la fondation *Share A Child* (SAC) fondé par Maître Nina Esperanza depuis 2003 aux Philippines. L'association gère des parrainages scolaires dans le bidonville d'Alaska et dans les montagnes à Tap Tap, deux crèches en plein cœur des bidonvilles de Kinasang-an et Mambaling et différents projets de micro-entreprises employant les familles des bénéficiaires. Au-delà d'une action commune aux Philippines, *Enfants du Mékong* et *Share A Child* partagent des valeurs éducatives et humaines fortes.

Je devais aider manuellement, intellectuellement et financièrement les familles du bidonville d'Alaska. À cette époque, je me suis également inscrit au CIT-U pour obtenir une licence en génie électronique et des communications, que j'ai obtenue en 2003.

RETROUVAILLES

Pendant toutes ces années, je n'avais aucune nouvelle de mon père. Un jour, j'ai su qu'il était allé dans la montagne de Davao avec la Nouvelle Armée Populaire (NPA), autrement dit les rebelles. J'en étais si triste que je priais sans cesse pour le revoir vivant. Plusieurs années après, j'ai appris qu'il vivait à Davao City avec une nouvelle famille. Vingt ans après l'avoir perdu de vue, je suis allé le rencontrer. Nous étions en larmes, je le serrais très fort contre moi... Je n'ai qu'un seul père dans ce monde ! Chaque fois que j'allais à l'église, je souhaitais toujours une famille unie. Et quand le prêtre disait "la paix soit avec toi", pendant que les enfants embrassaient leurs parents, je me sentais si seul que j'en devenais jaloux. Je demandais à Dieu pourquoi cela m'était arrivé. À cette époque, je me sentais reconforté seulement au sein de *Share A Child*.

De 1999 à 2005, le programme de microfinance s'est développé et, je me suis investi toujours davantage à travers les programmes de parrainage ainsi qu'en prenant la responsabilité des crèches dans les bidonvilles de Kinasang an et Alaska. En 2005, pour des raisons financières, j'ai demandé à Maître Nina la permission de rejoindre mon domaine professionnel. Je travaillais donc à l'Institut de médecine de Cebu City où j'étais responsable de l'audiovisuel de l'école et en même temps technicien. Malgré un

nouveau rythme professionnel, je rendais souvent visite à *Share A Child*. Maître Nina m'invitait toujours à participer aux activités, mais, à l'époque, j'attendais une intervention divine pour m'éclairer sur le but de mon existence... Je commençais à m'ennuyer professionnellement et je finis par démissionner en négociant mon départ.

AU SERVICE

En 2013, un membre du personnel de *Share A Child* m'envoie un SMS pour me demander mon groupe sanguin. J'apprends que Maître Nina est en phase terminale d'un cancer et que seul un miracle peut la sauver. Je lui ai rendu visite à l'hôpital, où nous sommes rappelés une foule de souvenirs comme le camp d'été, les sorties, les moments de partages... Puis tout à coup, elle m'a serré la main, très fort, et m'a dit de continuer à œuvrer pour *Share A Child*. J'étais en larmes. Quelques semaines après sa mort, sa famille m'a appelé pour me demander de faire partie de l'équipe. Je n'ai pas hésité. En travaillant avec l'association, je me suis rendu compte de la nécessité d'étudier davantage et je me suis donc inscrit à l'USPF pour passer mon master, à 40 ans ! Travailler avec les enfants défavorisés est quelque chose de différent. J'ai trouvé la voie qui me remplit de bonheur... avec les plus pauvres parmi les pauvres. La vision, la mission et l'objectif de *Share A Child* me servent de phare dans ce voyage. J'ai rencontré des difficultés, au point de me demander si je faisais une différence dans leur vie, si je faisais ce qu'il fallait, et même s'il ne me fallait pas abandonner. Mais avec le recul, je me rends compte de tout ce que j'ai regu, je me rappelle les succès de nos filleuls et quand je lis leurs lettres, cela me redonne de l'énergie pour continuer à servir. J'ai de la chance : c'est comme si l'association prenait soin de moi. Nous sommes une grande famille. Chaque fois que nos filleuls obtiennent leur diplôme, cela nous procure de la joie, du bonheur, et donne un sens à ce que nous faisons. Merci à *Enfants du Mékong* pour votre soutien et votre amour pour les enfants philippins. » ■

« Donner son temps aux plus pauvres et aller à leur rencontre, les former et les accompagner. »



AGATHE DE COURVILLE,
Bambou à Butuan



Le 28 janvier 2020, à Lashio, grande ville de l'État Shan au Nord-Est de la Birmanie, quelques 6 000 personnes sont rassemblées pour célébrer l'installation du nouvel évêque. Quatre jours de prières, de fêtes, de danses, et de couleurs : des délégués de dizaines d'ethnies sont venues représenter avec fierté leurs traditions, leur identité. Ici, des Kachin que l'on reconnaît à leur coiffe rouge et à leur plastron en argent. Là, des Lisu, vêtus d'étoffes d'un bleu profond et singulier. Plus loin, des Wa, habillés de rouge et noir, en guerriers. En ronde ou deux par deux, sur des airs lents ou puissants et rythmés par les percussions, chaque ethnie raconte son histoire.

TEXTE ET PHOTOS :

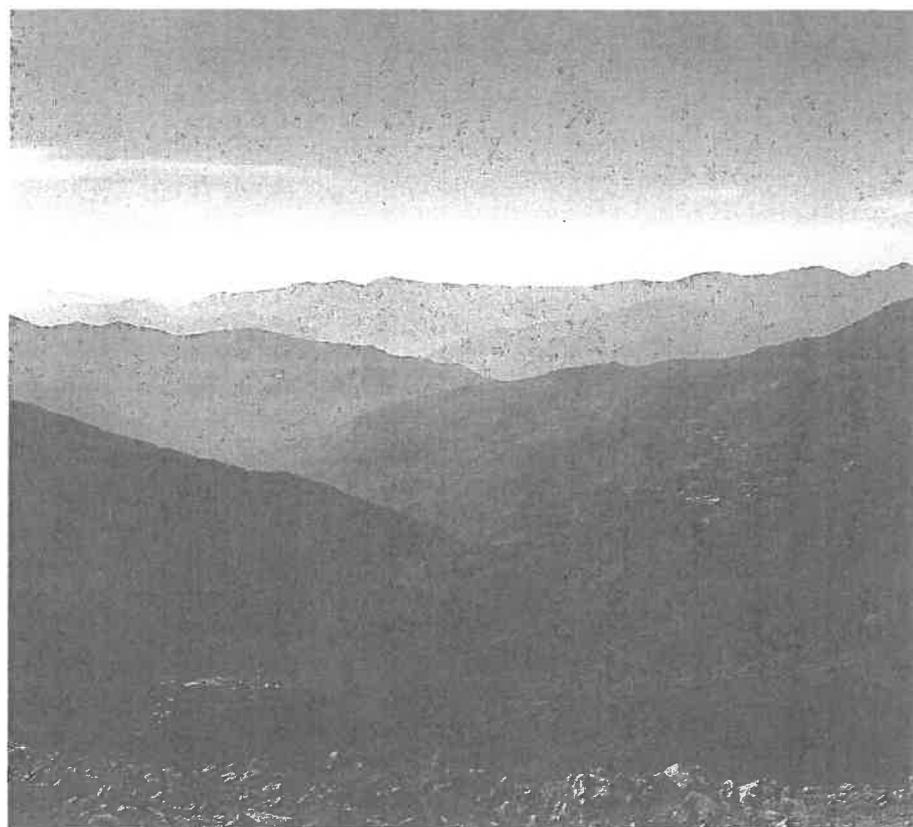
MANON MASSIAT, JULIE PLEVEN,

JEAN-BAPTISTE MATHOREL

Des volontaires racontent leur Birmanie

La Birmanie est une mosaïque de 135 ethnies. Ces peuples, revendiquent chacun un dialecte, des croyances et des traditions différentes. On distingue ainsi les Kachin, Shan, Chin, Karen, Môn... des Bamar, ethnie majoritaire du pays. L'histoire du pays a été marquée par les conflits et la méfiance latente entre l'armée birmane et les ethnies minoritaires d'une part, et entre les différentes ethnies d'autre part. Dès la Seconde Guerre mondiale, les alliances stratégiques, divergentes entre le gouvernement et certaines d'entre elles, ont accentué les clivages déjà présents lors de la colonisation britannique. En 1945, le Général Aung San, père d'Aung San Suu Kyi et dirigeant nationaliste birman, entame des négociations avec les groupes armés ethniques qui déboucheront sur les Accords de Panglong en 1947. Un premier pas vers une union birmane, néanmoins avortée : le Général Aung San est assassiné quelques mois plus tard, ce qui provoque l'annulation des Accords de Panglong et le début de guérillas entre les groupes ethniques et le gouvernement birman.

En 1962, une junte militaire prend le pouvoir et accentue la domination Bamar sur les minorités ethniques jusqu'en 2011. Les révoltes sont matées, le contrôle total. Face à cette supériorité militaire et politique, certains groupes ethniques signent des cessez-le-feu, d'autres décident de soutenir le mouvement démocratique d'Aung San Suu Kyi. Aujourd'hui, le paysage ethnique birman est toujours morcelé. Les Bamar des plaines centrales et les



ethnies minoritaires, réparties davantage dans les zones frontalières, cohabitent plus ou moins bien.

1. La plupart des ethnies sont réparties sur les zones frontalières.

UNE FIERTÉ D'APPARTENANCE TRÈS ANCRÉE

S'il y a bien une chose qui frappe lorsque l'on est aux côtés des Birmans, c'est leur fierté d'appartenir à leur ethnie. Une jeune femme Shan ne portera pas le même *longyi* (jupe longue traditionnelle) qu'une Karen, tout comme les écoliers kachin n'iront pas à l'école avec le même sac que les écoliers akha. On pourrait croire justement qu'à l'école, le birman, langue officielle, les rassemble et efface les différences mais dans les faits, les

2. Dans les familles, le birman est une langue étrangère. Les dialectes prévalent.



dialectes l'emportent et dans la cour de récréation, les enfants continuent de parler leur langue maternelle. Chez eux aussi le birman est une langue étrangère. Certains jeunes parlent si mal la langue officielle, que cela constitue un vrai frein à leur éducation. Au-delà de l'aspect purement scolaire, des groupes interethniques peuvent se former et engendrer des rivalités. Pour y faire face, certains responsables de structures éducatives obligent les enfants à parler birman entre eux. L'enjeu : les aider à s'intégrer, améliorer leurs perspectives d'avenir et encourager la mixité, leur transmettre l'envie d'aller vers l'autre et d'apprendre à le connaître. À l'inverse, certains responsables ont à cœur de préserver l'héritage culturel et le patrimoine traditionnel de leur ethnie. C'est le cas d'un responsable de foyer qui accueille une vingtaine de jeunes filles de l'ethnie Lisu : « *C'est important qu'elles continuent à parler le dialecte Lisu entre elles, qu'elles apprennent les chants et les danses traditionnelles, qu'elles connaissent leur histoire. C'est à nous, que revient la responsabilité de préserver notre identité.* »

3. La musique et les chants font partie de l'identité de chaque ethnie. Certains ont à cœur de continuer à les transmettre.



UN RAPPORT AU POUVOIR CONTRASTÉ

Ce clivage entre unité nationale et diversité ethnique est particulièrement marqué dans les opinions politiques et le rapport qu'ont les populations avec le pouvoir en place. Dans le nord du pays, chez les Shan et les Kachin, la défiance envers la Tatmandaw, l'armée birmane, est palpable. Guerres civiles, drogues, déplacements de populations, corruption... Dans ces deux états la situation humanitaire et économique est très difficile, particulièrement à l'est de l'État Shan, porte d'entrée du Triangle d'Or près de la frontière thaïlandaise. Les habitants sont très prudents lorsqu'ils parlent du pouvoir birman : les visages se ferment, les voix baissent. « *Le gouvernement contrôle tout, même la presse. La seule chose que l'on peut croire dans le journal, c'est la date du jour* », nous raconte un responsable de communauté.

Cette défiance est telle qu'elle est nourrie et transmise de génération en génération. « *Plus tard, je serai soldat de la KIA [Kachin Independence Army, ndlr], pour tuer du Birman* », affirme un jeune garçon, sans ciller. Nous sommes à Myitkyina, capitale de l'État Kachin, un des États qui compte le plus de camps de réfugiés et de déplacés internes dans le pays, conséquences directes des conflits civils. Ici, on boycotte les visites de la Chancellerie, Aung San Suu Kyi, que l'on considère comme une marionnette du pouvoir destinée à amadouer l'Occident.

La défiance est bien moins prononcée dans l'État Chin, zone montagneuse et isolée à l'ouest de la Birmanie. Contrairement à leurs voisins du Nord, les Chin ne possèdent pas de sols gorgés de richesses (minerais dans l'État Kachin, opium dans l'État Shan). De ce fait, l'État Chin a longtemps été délaissé des gouvernements, et est aujourd'hui l'État le moins développé du pays. L'isolement des villages et le morcellement ethnique n'ont jamais permis aux Chin de faire front ensemble contre l'oppression de la majorité bamar. Le désintérêt des autorités à leur égard a engendré une indifférence de l'ethnie pour les jeux de pouvoir. Cependant, les Chin nourrissent toujours l'espoir que la politique d'Aung San Suu Kyi, en odeur



4. Par leurs costumes colorés et leurs danses, chaque ethnies raconte son histoire.

de drogue, invite la presse. Mais cette drogue, c'est l'armée qui est la première à en bénéficier ! », s'offusque un jeune Ahka. Dans l'État Chin, il arrive souvent que les groupes ethniques aient la mainmise sur l'électricité et l'eau d'un village. Parfois, les rapports avec la population sont cordiaux et les responsables de ces groupes passent dans les foyers de jeunes, font des dons de riz. Mais d'autres fois, les groupes se retournent contre leur propre population. Ainsi des membres du Front des Étudiants Chin, opposés au gouvernement, ont fait irruption dans les villages, se servant dans les provisions des foyers, ordonnant à des villageois de porter leurs affaires et n'hésitant pas à les abattre si ils refusaient d'obtempérer.

« On ne peut pas comprendre la Birmanie sans comprendre sa mosaïque ethnique. »

de sainteté dans cette région montagneuse, leur permette de se développer. Aujourd'hui, 70 % de ce peuple oublié vit en-dessous du seuil de pauvreté.

MÉFIANCE À TOUS NIVEAUX

Rien que dans l'État Shan, on compte une dizaine d'ethnies différentes, chacune revendiquant des territoires, contrôlant des trafics. Dans les camps de déplacés et les villages, on ne cherche plus à savoir d'où proviennent les bombes. C'est le conflit en lui-même qui est blâmé, d'autant que chaque famille doit fournir un enfant soldat, peu importe l'âge. Alors, des pères de famille se portent volontaires pour éviter que leurs fils soient enrôlés et des foyers hébergent des jeunes pour les soustraire aux groupes armés.

Cette méfiance puise également sa source dans les rapports qu'entretiennent les groupes rebelles avec la Tatmandaw, où l'ambiguïté règne encore. « L'armée se vante de saisies impressionnantes

UN AVENIR INCERTAIN

Malgré les réalités de vie différentes, il est une chose que ces ethnies ont en commun : un avenir empli de doutes. Dans les populations des zones entachées par les conflits ethniques depuis des décennies, très peu croient en une possible paix : les multiples cessez-le-feu du passé se sont soldés par des échecs. Certains gardent espoir mais savent que rien ne changera tant que les esprits n'évolueront pas. « Il ne faut plus réfléchir en tant qu'ethnies mais en tant que nation, affirme un président d'ONG issu de la minorité Kachin, entre résignation et espoir. Il faut aussi en finir avec la haine envers les militaires. Ils ne sont que des pions manipulés. »

Parmi les jeunes Birmans, qu'ils soient Chin, Kachin ou Shan, certains arrêtent l'école très tôt pour aller aider leurs parents aux champs. D'autres prennent les armes pour rejoindre leurs aînés dans les affrontements ethniques. Dans l'espoir de ramener de l'argent à leur famille, certains sont prêts à risquer leur vie dans les mines d'extraction de minerais précieux. D'autres, enfin, tentent le tout pour le tout en partant à l'étranger où, devenus souvent réfugiés, ils travaillent dans des usines ou des plantations, pour un salaire quelque peu supérieur à ce qu'ils gagneraient en Birmanie. ■



MANON MASSIAT,
JULIE PLÉVEN
et JEAN-BAPTISTE
MATHOREL,
Bambous en
Birmanie



Des parrains pas si ordinaires

Une année de volontariat, c'est une somme de rencontres incroyables. Certaines réservent parfois des surprises. Si souvent l'histoire des filleuls nous émeut, les parrains ne sont pas en reste. C'est ce que Nolwenn a découvert lors d'une mémorable rencontre entre une famille et leur filleul. **TEXTE ET PHOTOS : NOLWENN DESCHARD**

L'aventure *Enfants du Mékong* se vit à travers un prisme. Il y a tout d'abord les premiers concernés : les filleuls. Ces 22 000 enfants dans sept pays asiatiques traversés par le Mékong (ou presque) qui, grâce à des dons réguliers, peuvent aller à l'école tous les jours. Il y a ensuite les parrains, sans qui aucune aventure ne serait possible. Aujourd'hui ils sont 19 600 à partager cette extraordinaire aventure humaine et humanitaire. Et ce sont eux dont je voudrais parler aujourd'hui. En tant que volontaire EdM depuis plusieurs mois déjà, des rencontres, j'en ai fait ! Mais il y en a qui touchent, qui marquent davantage. C'est l'une d'elle que je voudrais vous raconter.

Je suis volontaire depuis août dernier et responsable de la coordination de plusieurs programmes aux Philippines. Dans la région de Bicol, sur l'île de Luzon, à près de 9 h de bus de Manille, la capitale,

Enfants du Mékong a ouvert un programme il y a une petite dizaine d'années à Colacling, Lupi. Un jour, on m'informe de la venue des parrains de John Rence ! Nouvelle qui, en quelques heures, va faire le tour du petit village de Lupi, et du grand programme de parrainage de sœur Nemias ! Il nous faut préparer la rencontre entre John Rence, sa famille, le programme et les parrains, parce qu'il ne s'agit pas d'une seule personne ou même juste d'un couple mais de toute une famille : cinq enfants, leurs parents, un véritable débarquement !

LUPI

Le programme de Lupi se situe dans la campagne. Pourtant sur la route principale reliée à Manille, Colacling est une toute petite ville de province vivant principalement de l'agriculture, en particulier de la culture des noix de coco. À Lupi, nous sommes confrontés à la pauvreté typique des campagnes. Les pères travaillent en général en tant que cultivateurs de noix de coco, ce qui ne rapporte qu'un salaire de misère car les terres ne leur appartiennent pas. Beaucoup partent travailler à Manille en tant qu'ouvriers dans



1. Photo de famille au village lors de la visite des parrains de John Rence.



2-3. Tout le village s'est mobilisé pour accueillir les parrains de John Rence.

l'espoir d'un salaire meilleur, ce qui malheureusement entraîne des séparations et souvent des ruptures dans les familles. Les mères, quant à elles, sont généralement au foyer. Certaines ont divers « petits business » qui apportent aux familles des compléments de revenu non négligeables.

Sœur Nemias, responsable du programme de Lupi depuis son ouverture en septembre 2013, est un petit bout de femme dynamique et rieuse. Elle donne toute son énergie, sa bonne humeur et même son charme à « son » programme, à « ses » filleuls qu'elle drolote. Et parmi « ses » 23 filleuls, il y a le tendre et discret John Rence, 12 ans. Comme beaucoup d'enfants philippins, John est calme, réservé. Assidu à l'école, bon élève et rêvant de devenir ingénieur, il est né dans une famille aimante. Sa maman s'occupe de lui et de ses trois frères et sœurs, et son papa est gardien dans un supermarché. Son maigre salaire ne lui permet pas d'offrir à ses enfants des études très longues alors *Enfants du Mékong* est intervenu : John Rence a été parrainé en décembre 2017.

Les Philippines sont des gens incroyablement accueillants et chaleureux. Je savais que tout le monde à Lupi se préparait à accueillir cette famille en grande pompe ! Le jour J, l'évêque en personne est venu témoigner de sa gratitude. La maman de John Rence a pris timidement le micro pour lire quelques mots de remerciement, son émotion était

perceptible. Quant à John Rence, c'est un discours préparé qu'il a lu d'une traite, tant il avait le trac. Mais quelle émotion de l'écouter parler dans un bon anglais avec ses mots d'enfant, tentant de remercier cette famille admirée, connue seulement jusqu'alors par leurs lettres et photos ! Puis nous avons assisté à une succession de discours, de danses et de chants préparés par l'ensemble des filleuls du programme. L'émotion se lisait aussi dans les yeux de cette famille pas comme les autres, à recevoir autant de manifestations de sympathie de la part d'enfants qui se rendent compte, qu'après tout, leurs parrains sont des gens un peu comme tout le monde : eux aussi, ont le micro tremblant lorsqu'il faut dire merci pour cet accueil des plus cha-

leureux et témoigner son soutien à John Rence, à sa famille et au programme de Lupi.

UNE FAMILLE ATYPIQUE

Lors de cette visite, j'ai découvert une famille extraordinaire. Une famille pour qui le parrainage d'un enfant pauvre des Philippines était une évidence ! Blandine et Roland se rencontrent en 1989 et se marient en 1991. Lui est ingénieur forestier et elle secrétaire de direction, métier qu'elle abandonnera très vite après leur union. Malheureusement la nature ne leur offre pas de donner la vie. Alors ils vont accueillir des enfants de par-delà les mers. En 1999, ils adoptent leur premier garçon, Paul, né en Colombie en 1997. Trois ans plus tard, ils adoptent Hugo qui vient du Brésil, il a alors 2 ans. Puis, en 2005, viennent agrandir la famille les jumelles Agate et Charlotte, âgées d'à peine 8 mois, adoptées également au Brésil comme leur frère. Quelques mois après, la douce Philippine se joint à la famille, tout simplement, sans s'annoncer vraiment, tout naturellement.

La famille habite Bordeaux et les enfants grandissent dans une ambiance multiculturelle, ouverte sur le monde, ouverte à l'autre. Ils sont éduqués dans la foi, l'amour de l'autre, le respect de toute origine et surtout la découverte de soi. En 2011 arrive le premier grand voyage familial dans la droite ligne



de leur conception de l'adoption : ne rien cacher, pas même le pays d'origine. Paul va pouvoir aller à la rencontre de son peuple, là-haut dans un lointain village perdu des Andes occupé par les milices armées. Il découvrira les traces de sa famille ou plutôt de sa vie d'avant, l'orphelinat où il a été recueilli jusqu'à la rencontre de la personne qui l'y a élevé durant 2 ans, choyé, dorloté avant son adoption. En 2014, c'est au tour des brésiliens Hugo, Charlotte et Agathe de partir à l'aventure au Brésil dans leurs États respectifs de Espiritu Santo et Maranao. Toute la famille s'envole vers ce pays alors inconnu qui va encore une fois tous les transformer.

Au cours de la visite, je découvre une famille soudée et aimante. Leur venue suscite des questions : les filleuls me demandent comment il est possible d'avoir des enfants aussi différents. L'adoption pour certains n'est pas dans leur vocabulaire. J'admire ce parcours courageux que je devine pas toujours facile, cette force que cette famille dégage.

« IL FALLAIT Y ALLER ! »

Après ces deux voyages familiaux, la petite dernière demande à son tour un voyage extraordinaire. Oui, mais pourquoi ? Dans quel but ? Aller visiter la maternité de Périgueux où elle est née n'a pas grand intérêt ! Mais son prénom les oriente vers les Philippines ! Partir aux Philippines ? Pourquoi pas ! Découvrir les plages de sable fin, les coraux et milliers de poissons multicolores, les rizières en terrasses, la différence culturelle, c'est tentant mais le prénom n'est pas une raison suffisante. La rencontre est dans l'ADN de cette famille : il leur faut un objectif plus que touristique, vous l'aurez compris ! Cependant il n'en est plus question d'adoption : les enfants sont grands et la maison est pleine ! Alors ils se lancent dans le parrainage d'un enfant aux Philippines dès 2017 ! La boucle est bouclée, chaque enfant a son histoire, son pays, sa culture, sa rencontre. Désormais, les Philippines font partie de l'histoire de cette famille si peu ordinaire. « *Il fallait y aller !* » s'exclament encore les enfants aujourd'hui à propos de leur voyage et de la visite à leur filleul ! ■

« Ma mission est



une occasion
de découverte
de l'autre. »

NOLWENN DESCHARD,
Bambou à Manille



Une visite
inoubliable.